

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 18

Artikel: Histoire d'une bourse verte : [suite]
Autor: Chevassus, Adolphe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183769>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

» ils dépensent des millions pour faire des navires
 » que ne peut trouver aucun projectile, puis ils dé-
 » pensent d'autres millions pour faire des projec-
 » tiles qui peuvent trouver tous les navires ; cela
 » fait, ils recommencent ; leurs pugilats et leurs
 » carnages vont de la Crimée au Mexique, et du
 » Mexique à la Chine ; ils ont Inkermann, ils ont
 » Balaklava, ils ont Sadowa et Puebla, qui a pour
 » contre-coup Queratero et Rosbach, qui a pour
 » réplique Iéna, et Iéna, qui a pour réplique Se-
 » dan, triste chaîne sans fin de victoires, c'est-à-
 » dire de catastrophes. »

HISTOIRE D'UNE BOURSE VERTE

II

Mme Desmurgers, née Emma Blanchère, avait reçu une éducation supérieure à celle du commun de la petite bourgeoisie. Le docteur l'avait épousée orpheline de père, peu après son installation à Vouvray : c'était de tous points une personne accomplie. De la dot de Mme Desmurgers, dot à la laquelle était venu s'ajouter un petit héritage en numéraire à la mort de sa mère, survenue deux ans après le mariage d'Emma, les jeunes époux avaient acheté la propriété plus haut décrite : le surplus avait été absorbé en grande partie par le train de maison et les frais de toute sorte. Un fils était né de ce mariage, jeune homme des mieux doués, qui allait avoir seize ans et poursuivait au lycée de Tours le cours de ses études. Il se nommait Julien. Il était naturellement aimé et choyé de ses père et mère, qu'il chérissait lui-même de toute son âme. Avec quel bonheur il leur apportait aux vacances ses prix et ses couronnes ! Avec quel paternel orgueil, avec quelle joie et quelle tendresse maternelles il était accueilli ! Déjà le docteur voyait en Julien son successeur dans la carrière qu'il avait embrassée. « Il sera médecin, s'écriait-il parfois, et il continuera ici même l'œuvre que j'ai commencée. Après deux ans passés à Charlemagne, il aura son diplôme de bachelier et entrera à l'École de médecine. » Car le docteur désirait que son fils terminât ses études dans l'un des grands lycées de Paris et ce que désirait le docteur était d'avance accepté par son excellente compagne.

Chose assez rare pour être notée, Mme Desmurgers était non moins désintéressée, non moins charitable que son mari. Elle était de moitié dans ses bonnes œuvres, quand elle n'en était pas elle-même l'inspiratrice. De plus elle s'était attribuée la mission toute spéciale de secourir à domicile les familles pauvres du pays. L'argent destiné à venir en aide aux uns et autres était placé dans une bourse commune.

Cette bourse en soie, brodée sur toutes les faces d'une fleur en médaillon, dont les couleurs éclatantes tranchaient sur un fond vert, était un petit chef-d'œuvre de travail patient qui faisait honneur à Mme Desmurgers. Car c'était Mme Desmurgers elle-même qui l'avait faite la première année de son mariage. Assez grande pour que, pleine d'or, elle puisse contenir une petite fortune ; elle était invariablement placée sur la tablette de la cheminée du salon, où elle frappait tout d'abord les regards. C'est dans cette bourse que puisaient tour à tour, et souvent ensemble, M. et Mme Desmurgers. Et Dieu sait ce que ces prélèvements successifs, presque journaliers, sur le fonds de bienfaisance, avaient soulagé de misères, tari de larmes, relevé de courages abatus !

Un jour, le docteur, debout à toute heure et qui n'avait jamais refusé le secours de son ministère à quelque moment de la nuit qu'on vint l'appeler, se plaignait d'une grande fatigue. Sa compagne s'en alarma : elle le pria, le supplia de prendre du repos. Il souscrivit à ce désir. A dire vrai, il ne fut point appelé au dehors une semaine durant. Mais une nuit la sonnette retentit, et César, en gardien vigilant, se prit à aboyer. Le docteur se leva et s'apprêtait à partir. Pour

la première fois, Mme Desmurgers s'y opposa.

— Je me dois à mes malades, Emma.

— Vous vous devez aux vôtres aussi, je suppose : à moi, à Julien. Hélas ! que deviendrions-nous s'il vous arrivait malheur !

— Enfant ! il ne m'arrivera rien, je l'espère ; songe donc qu'il s'agit peut-être d'une personne qui se meurt ?

Mme Desmurgers n'insista plus.

— A la garde de Dieu, fit-elle.

C'était, en effet, un moribond qui faisait appeler à Veretz, le docteur Desmurgers. Celui-ci, stimulant l'allure de Cocotte, fut à Veretz en moins de rien. Il trouva un homme âgé déjà, presque un vieillard, mais si faible qu'à peine il lui restait un souffle. Il jugea d'un coup-d'œil la situation : elle était désespérée. Toute sa science devenait inutile pour rendre à la vie ce corps si épuisé, si amaigri qu'il était en diaphane. Tout ce qu'il put faire fut de constater le décès : le malade expira deux minutes après son arrivée et sans avoir pu prononcer une parole.

Au petit jour, M. Desmurgers rentrait chez lui. Mais il se sentait plus mal : il avait des frissons. Cette course échevelée au milieu des fraîcheurs de la nuit l'avait glacé. Il ressentait comme un refroidissement général avec des douleurs aiguës dans les membres. Il se mit au lit. Il ne devait pas s'en relever, hélas ! et les sinistres appréhensions de Mme Desmurgers n'allaient que trop se justifier. (A suivre.)

Casino-Théâtre. — Cette semaine est fertile, pour nous, en jouissances artistiques.

Mardi, Mlle Agar, la célèbre tragédienne, nous donnait *Britannicus*, suivi du 4^e acte d'*Horace*. Que dire de cette magnifique scène des *imprécations de Camille*, rendue par la grande artiste ?... Nos éloges seraient bien pâles pour un pareil talent, car nous ne croyons pas qu'il soit possible de s'élever plus haut dans l'interprétation de l'œuvre immortelle de Corneille ; on reste confondu, ébloui d'admiration à l'ouïe de cette voix puissante, de ces intonations qui pénètrent l'âme ; l'œil suit avec délices cette pose antique, ce geste superbe et toujours juste, et les applaudissements éclatent de toutes parts avec une spontanéité encore rare au théâtre.

Le lendemain, une diversion nous était offerte par la représentation de *Giroflé-Girofla*, de Lecocq. Il y a, dans cette opérette, du reste fort bien donnée par la troupe de M. Roubaux, de quoi passer une gaie soirée. Le libretto est désopilant, sauf quelques scènes d'un goût douteux ; et la partition, sans captiver l'oreille de l'auditeur comme celle de *Mme Angot*, contient des détails d'une musique charmante, des morceaux qui se font écouter avec plaisir par l'originalité et la fraîcheur qui caractérisent les productions de Lecocq.

La même troupe nous favorise encore ce soir d'une représentation toute nouvelle pour nous, celle de la *Belle-Hélène*, d'Offenbach, qui a eu tant de succès à Paris et dont on a si souvent parlé.

Enfin, mardi prochain, *Athalie* fera salle comble.

Tout le monde voudra applaudir encore une fois Mlle Agar. Ceux qui l'ont entendue dans la fameuse scène du *Songe*, peuvent juger d'avance du succès qu'aura sur notre scène la représentation complète de ce chef-d'œuvre de Racine.